

A propos de [Juste après la pluie](#), poésie, Alma éditeur, 2014

Rock & Folk, mars 2014

Non, on ne rêve pas, c'est bien la troisième fois qu'un livre de Thomas Vinau est chroniqué dans ces pages et non, nous ne sommes pas de sa famille, ni de celle de son éditeur et encore non ça n'a toujours aucun rapport avec le rock. Mais on l'aime, voilà tout.

Sa poésie parfaitement simple et dépourvue de tout maniérisme, dessine, dans ce *Juste après la pluie*, un portrait délicat et dépouillé d'êtres droits et rêveurs dont les questionnements météorologiques et les fragiles bonheurs démontrent que si la lumière du monde ne s'apprivoise pas, elle peut se partager.

Les petites bombes tendres de la poésie de Vinau font encore ici valser nos pénombres et illuminent toujours la banalité apparente de nos humbles existences.

In Vinau veritas

Contrairement à ce que ses initiales suggèrent, Thomas Vinau n'est pas du genre à courir les plateaux TV. Il arpenterait plutôt ceux, plus oxygénés, du Luberon où il vit. C'est ici, à seulement 36 ans, qu'il a déjà écrit une bonne quinzaine de « *textes courts et de livres petits* », comme il aime à dire.

Trois viennent de sortir à quelques semaines d'intervalle. Le plus récent, *Juste après la pluie*, le présente dans la peau d'un chasseur d'éphémère qui passe son univers familier au tamis de ses sensations.

Ce recueil aux accents autobiographiques ne manquera pas de charmer tous ceux pour qui l'écriture a partie liée avec le transitoire, le passager, l'écume. Intérieur ou extérieur, le monde de Thomas Vinau se donne sans artifices. Cela n'a peut-être l'air de rien de parler « *des choses sans importance* » mais rien, à la vérité, n'est plus difficile que de saisir les petits éblouissements quotidiens, ces « *clopinettes d'éclats* ».

Pour cela, il faut une curiosité aiguisée, une disponibilité, une attention soutenue à « *l'infra-ordinaire* », pour reprendre un terme cher à Perce. « *Supporter des poussières, militant du minuscule* » et sténographe de « *l'extime* » (pour citer cette fois Michel Tournier), Vinau consigne vertiges évanescents et menus égarements. Au hasard de ces postes d'observation (un chemin, une fenêtre, un muret) et de l'humeur du jour se succèdent des (auto) portraits chinois, des miniatures du temps qu'il fait et du temps qui passe, des vignettes à pirouettes, des haïkus aigre-doux.

Dans une langue aussi caressante que joueuse, ce recueil montre Vinau en adepte d'une poésie des traces et des fulgurances, où seul l'exercice du regard peut préserver ce qui est fragile. Par moments on pourrait penser à Francis Ponge, cependant c'est plutôt Perros et son refus de toute componction qu'il faudrait évoquer ou Jaccottet œuvrant à « *redécouvrir les dons légers du jour* ».

Alors que les bestioles - abeilles, mouches, araignée - peuplent *Juste après la pluie*, *La Bête* abrite un animal autrement plus exotique. Dans cette longue nouvelle illustrée, où l'on retrouve aussi cette attention à la tessiture des jours, il est question d'un « *grand noir rasta au milieu de la campagne loitaise* », qui vit là retiré, à l'écart. À travers l'histoire d'une rencontre inattendue entre cet homme et un fennec, transplanté dans les forêts du Lot on ne sait trop comment, Thomas Vinau livre de toute évidence une jolie parabole sur la différence.

Enfin, dans le mince livret également illustré – et cousu - main s'il vous plaît - des *Ailes grises*, il s'agit aussi d'animaux, cette fois des oiseaux qui déferlent sur une ville comme un fléau. Composée sous forme de carnet, cette histoire qui débute comme une loufoquerie mène quasiment au bord de l'aliénation et de l'introspection la plus grave. Cette nouvelle étonnante, qu'on peut lire comme une fable hitchcockienne, fouille les angoisses humaines et la peur, viscérale, de l'apocalypse.

Bref, trois textes aux tonalités différentes mais un même talent à la manœuvre.